

La Casa editrice del

"COENOBIUM",

si assume la stampa di opuscoli e volumi di lettere, arti, scienze. Fa edizioni di lusso ed economiche.

Accorda facilitazioni nei pagamenti; e si interessa della vendita delle pubblicazioni per conto degli Autori anche in concorso, ove rispondano a certi criteri, di una Casa editrice di Parigi. - Per preventiv, rivolgersi (con opportune indicazioni) alla Casa Editrice del "COENOBIUM", in Lugano.

BANCA POPOLARE DI LUGANO

LUGANO

LOCARNO - CHIASSO - MENDRISIO

Capitale sociale fr. 5.000.000

Riceve depositi in franchi svizzeri ed in lire italiane corrispondendo i seguenti interessi:

Conti Correnti liberi

3%
4%

Conti Correnti vincolati fino al

4%
2%

Cassa di Risparmio	Libretti di Deposito	Obbligazioni	Buoni di Deposito
3 1 4 %	3 1 2 %	4 0 %	4 1 2 %
con speciale garanzia	per qualsiasi somma	vincolate da 1 a 5 anni	vincolate da 1 a 3 anni

Conti collettivi - Custodia ed amministrazione di titoli - Compera e vendita di titoli d'impiego - Ogni operazione di Banca.

Tutti i depositi di stranieri sono esenti da qualsiasi tassa, anche in caso di successione, e non sono soggetti ad investigazioni fiscali.

Tariffa del Servizio Cassette in apposita Camera corazzata.

FORMATO	DIMENSIONI			TASSA		
	ALTEZZA	LARGHEZZA	PROFONDITÀ	12 MESI	6 MESI	3 MESI
I	cm. 10	cm. 30	cm. 50	fr. 12,-	fr. 7,-	fr. 4,-
II	> 15	> 30	> 50	> 20,-	> 12,-	> 7,-
III	> 30	> 30	> 50	> 30,-	> 18,-	> 10,-
IV	> 30	> 40	> 50	> 40,-	> 25,-	> 15,-
V	> 60	> 40	> 50	> 60,-	> 35,-	> 20,-

Cassette-Forti di più piccolo formato: Fr. 6 a Fr. 10 annui
La Direzione della Banca a Lugano si tiene a disposizione per qualsiasi chiarimento od informazione

ISTITUTO DI EDUCAZIONE FISICA

— Corso Elvezia, 7 - LUGANO - Corso Elvezia, 7 —

GINNASTICA SVEDESE :: GINNASTICA MEDICALE E MASSAGGIO

:: :: CULTURA FISICA :: BALLO :: SCHERMA :: ::

— LEZIONI PRIVATE E COLLETTIVE —

ANNO X.

LUGANO, MARZO-APRILE 1916.

N. 3-4.



COENOBIUM

RIVISTA INTERNAZIONALE DI LIBERI STUDI

L'EUROPE EN GUERRE

Comment les individualistes jugent leur prochain (1)

"Ce sont des bougres comme nous," — disent souvent les soldats français, avec un sentiment profonde de pitié humaine, lorsqu'ils voient passer des blessés ou des prisonniers allemands. Et quand l'Allemand a entendu et compris, il répond souvent avec un bon regard: "Oui, tous camarades". On connaît le commerce clandestin, tabacs, journaux, qui se produit de tranchée à tranchée entre "poilus" et "boches", les échanges de bons procédés, ces trêves à bien plaisir, si mal vues des officiers, ces services rendus à des ennemis blessés. Ça, c'est de la contrebande. On sait aussi que, par simple humanité, si ce n'est pas crainte de représailles, les nations civilisées traitent avec égards les prisonniers et soignent les blessés ennemis le plus souvent avec autant de dévouement que les leurs. Quoique ceci ait été nié, je puis cependant affirmer de bonne source que c'est aujourd'hui très généralement le cas, de la part de toutes les puissances belligérantes de l'Europe. D'ailleurs le droit international l'exige et pour une fois qu'il est corroboré par une sanction effective, il se trouve que les belligérants s'y conforment. Mais il y a plus. Le pasteur Auguste Lemaître, dans son opuscule poignant intitulé *Un an auprès des champs de bataille de l'Artois* (2), cite cette remarque de pauvres femmes belges qui avaient établi des rapports d'entr'aide avec les envahisseurs: "tous les enfants de quelqu'un!" (C'est toujours les enfants de quel-

(1) Cet article forme le chapitre II d'un ouvrage intitulé: *Ma Patrie l'Europe*, qui paraîtra prochainement si les circonstances le permettent.

(2) Genève, Eggimann, 1916.

qu'un). Et nombreux sont ceux, grands et petits, sommets de l'élite européenne et gens du simple peuple, au cœur bien placé et au bon sens bien assis, qui se répètent: "Ils ne sont pas tous des criminels", et prient pour "mon prochain: l'ennemi".

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que les réflexions des esprits les plus raffinés se rencontrent avec les intuitions populaires, tant il est vrai que la sagesse et le bon sens ne sont que le prolongement l'un de l'autre, l'épanouissement selon un même axe d'une même pensée saine et équilibrée.

"Mon prochain, l'ennemi", ce titre d'un article de Romain Rolland synthétise les exemples divers que je viens d'esquisser et que je réunis sous cette dénomination commune: attitude des individualistes devant l'Europe en guerre.

Romain Rolland, l'auteur de "Jean Christophe", cette vaste épopée d'un âme germanique et d'une âme latine convergeant, par delà le temps et l'espace, vers une âme européenne d'essence supérieure, Romain Rolland, ce psychologue infiniment perspicace dont le regard aigu et l'âme sensible et vibrante rappellent la nature incomparable du Tolstoï de "Guerre et Paix", Romain Rolland est aujourd'hui, à ma connaissance, l'Européen qui incarne le mieux, en dehors et au dessus de tout esprit nationaliste, l'esprit de la Patrie commune, l'esprit de la civilisation supranationale. Car il faut distinguer la notion supranationaliste de la conception internationaliste, la première comprenant une hiérarchie de patries mises chacune en valeur comme une pierre précieuse dans une mosaïque, la seconde supposant un nivelingement politique contraire aux possibilités à la fois héréditaires, instinctives, politiques et éducatives des masses sociales. Or, en tant que représentant de la civilisation européenne, Romain Rolland se trouve avoir adopté spontanément et consciemment, mieux que quiconque, ce que j'appelle l'attitude individuelle.

Quelques citations tirées de son ouvrage "Au dessus de la mêlée",⁽¹⁾ le montreront mieux que de longs commentaires. Dès les premiers mots de l'introduction, l'auteur sonne la fanfare de l'esprit européen, ou mieux de l'esprit tout court, de l'esprit humain tel que l'a façonné l'histoire entière et tel qu'il s'élève, en son essence, plus haut que tous les conflits de l'humanité:

"Un grand peuple assailli par la guerre n'a pas seulement ses frontières à défendre: il a aussi sa raison. Il lui faut la sauver des hallucinations, des injustices, des sottises, que le fléau déchaîne. A

⁽¹⁾ R. ROLLAND: *Au dessus de la mêlée* (Paris, Ollendorf; Neuchâtel, Attinger, 1915) pp. 1, 138, 96, 137.

chacun son office: aux armées de garder le sol de la patrie. Aux hommes de pensée de défendre sa pensée. S'ils la mettent au service des passions de leur peuple, il se peut qu'ils en soient d'utiles instruments; mais ils risquent de trahir l'esprit, qui n'est pas la moindre part du patrimoine de ce peuple....

"Les esprits passionnés qu'enivre le combat, ou que volontairement aveuglent les nécessités de l'action, ne s'embarrassent pas de ces questions. L'ennemi est pour eux un bloc; et ce bloc seul existe, car il faut qu'ils le brisent: c'est leur rôle, leur devoir. A chacun son devoir! Mais si les minorités n'existent pas pour eux, elles existent pour nous qui, ne combattant pas, avons la liberté et le devoir de tout voir, nous qui faisons partie de la minorité éternelle, celle qui a été, qui est et qui sera l'éternelle opprimée, l'invincible éternelle. A nous d'entendre et de révéler ces souffrances morales! Assez d'autres répètent, ou inventent, les joyeux échos de la mêlée. Que d'autres voix s'élèvent, qui rendent au combat ses tragiques accents et son horreur sacrée!...

"Champions de la *Kultur* et de la civilisation, de la race germanique et de la latinité, ennemis, amis, regardons-nous dans les yeux.... Mon frère, n'y vois-tu pas un cœur semblable au tien, et les mêmes souffrances, et les mêmes espérances, et le même égoïsme et le même héroïsme, et ce pouvoir de rêve qui refait constamment sa toile d'araignée? *Vois-tu pas que tu es moi?* disait le vieil Hugo à un de ses ennemis....

"Le vrai intellectuel, le vrai intelligent est celui qui ne fait pas de soi et de son idéal, le centre de l'univers, mais qui, regardant autour, voit, comme dans le ciel le flot de voie lactée, les milliers de petites flammes qui coulent avec la sienne, et qui ne cherche ni à les absorber, ni à leur imposer sa route, mais à se pénétrer religieusement de leur nécessité à toutes et de la source commune du feu qui les alimente. L'intelligence de la pensée n'est rien sans celle du cœur. Et elle n'est rien non plus sans le bon sens et l'esprit, — le bon sens qui montre à chaque peuple, à chaque être son rang dans l'univers, — l'esprit qui est le juge de la raison hallucinée, le soldat qui, derrière son char au Capitole, rappelle à César triomphant qu'il est chauve....

"C'est le devoir de ceux qui luttent pour la justice de rendre aussi justice aux hommes qui, dans tous les pays, même dans celui dont l'Etat représente à nos yeux la violation du droit par le *Faustrecht*, défendent, avec nous, l'esprit de liberté."

Que l'homme qui a signé ces lignes puisse abandonner ses amis d'avant la guerre, que ce Français pût relâcher l'étreinte de sa main placée dans celle d'Allemands qu'il sait innocents de tous

les maux causés par l'impérialisme pangermaniste et disciples du même idéal, on ne saurait se le représenter. Aussi bien écrit-il (¹):

“ Oui, j'ai des amis allemands, comme j'ai des amis français, italiens, anglais, de toute race. C'est ma richesse, j'en suis fier, et je la garde. Quand on a eu le bonheur de rencontrer dans le monde des âmes loyales avec qui l'on partage ses plus intimes pensées, avec qui l'on a noué des liens fraternels, ces liens sont sacrés, et ce n'est pas à l'heure de l'épreuve qu'on ira les briser. Quel lâche serait-il donc, celui qui cesserait peureusement de les avouer, pour obéir aux sommations insolentes d'une opinion publique qui n'a aucun droit sur notre cœur? L'amour de la patrie exige-t-il cette dureté de sentiment, que l'on décore, je le sais, du nom de Cornélienne? Mais Corneille lui-même a fourni la réponse:

— “ *Albe vous a nommée, je ne vous connais plus.* ”

— “ *Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.* ”

“ Ce que de telles amitiés, en des moments pareils, ont de dououreux parfois jusqu'au tragique, certaines lettres le montreront plus tard.

“ Du moins, nous leur devons d'avoir pu, grâce à elles, nous défendre de la haine, qui est plus meurtrière encore que la guerre, car elle est une infection produite par ses blessures, et elle fait autant de mal à celui qu'elle possède qu'à celui qu'elle poursuit. ”

Romain Rolland revient souvent sur cette affirmation du mal que fait la haine et de la richesse d'âme que procure l'amour. Dès l'introduction il y insiste. Si son attitude lui a valu de nombreux ennemis parmi ceux qui n'ont pas l'âme européenne et qui n'ont pas voulu ou pas pu s'élever un instant, avec lui, “ au dessus de la mêlée ”, ces ennemis, du moins, ne lui auront pas communiqué leur haine:

“ Je me suis trouvé, depuis un an, bien riche en ennemis. Je tiens à leur dire ceci: ils peuvent me haïr, ils ne parviendront pas à m'apprendre la haine ” (²).

A un ami qui lui avait dit ses angoisses, il répond (³):

“ Moi aussi, j'ai passé par une crise cruelle. Non seulement au dehors, mais en soi, tant de devoirs, de passions et d'instincts ennemis! Maintenant, j'ai fait la lumière pour mon compte, et je vois mon devoir. Il me mettra aux prises avec ces furieux qui se repaissent de haine, et il m'attirera de dangereuses rancunes. Mais

(¹) *Op. cit.*, p. 77.

(²) *Op. cit.*, p. 3.

(³) Lettre à Henri Guilbeaux, dans l'opuscule de GUILBEAUX: *Pour Romain Rolland* (Genève, Jeheber, 1915), p. 61.

on ne choisit pas son devoir: il s'impose. Le mien est de sauver du déluge (avec l'aide de ceux qui partagent mes pensées) les dernières épaves de l'esprit européen. ”

Et ailleurs (¹):

“ J'ai besoin de comprendre les raisons de mon adversaire. Il me déplaît de croire à la mauvaise foi. Je le crois passionné, comme moi, et sincère, comme moi. Pourquoi ne ferions-nous pas effort pour nous comprendre? Cela ne supprimera pas le combat entre nous, mais cela supprimera peut-être la haine. Et elle est mon ennemie, plus que mes ennemis.

“ Tandis que l'ouragan de la guerre continue de faire rage, déracinant les âmes les plus fermes, et les entraînant dans son tourbillon furieux, je continue mon humble pèlerinage, cherchant à découvrir sous les ruines les rares coeurs restés fidèles à l'ancien idéal de la fraternité humaine. Quelle joie mélancolique j'ai à les recueillir, à leur venir en aide! Je sais que chacun de leurs efforts comme les miens, chacune de leurs paroles d'amour soulève et retourne contre eux l'inimitié des deux camps ennemis. Les combattants aux prises sont d'accord pour haïr ceux qui refusent de haïr...

“ Qui s'obstine à défendre, au milieu de la guerre, la paix entre les hommes, sait qu'il risque pour sa foi, son repos, sa réputation et ses amitiés mêmes. Mais que vaudrait une foi pour qui ne risque rien?... ”

“ La passion passe. La raison reste. La raison et l'amour. Continuons d'en chercher, parmi les décombres ensanglantés, les jeunes pousses nouvelles. ”

Que Romain Rolland ait trouvé des détracteurs acharnés parmi les nationalistes étroits, il fallait s'y attendre. Il s'y est attendu. Ils n'ont pas manqué. Mais la nature des attaques dirigées contre lui, la personnalité de quelques-uns des attaquants sont pour stupefier les esprits qui pouvaient croire encore au souci de vérité, à la loyauté et au tact qui caractérisent en général les penseurs de race latine. Car c'est de son propre pays que lui sont venues les pires attaques, les critiques les plus acerbes.

Il en est qui valent à peine une mention tant elles sont odieuses et puériles. Ne lui a-t-on pas reproché son séjour sur un sol neutre, comme si c'était son corps que réclamait la France et non son esprit, lequel peut combattre pour la France aussi bien hors des frontières géographiques qu'à l'intérieur, mieux même, puisque l'atmosphère y est plus sereine et l'air moins épaisse par une cen-

(¹) *Au dessus de la mêlée*, pp. 39, 114 et 115.

sure restrictive et asphyxiante! Des énergumènes du nationalisme ne lui en veulent-ils-pas de travailler pour la France au sein de l'Agence internationale des prisonniers de guerre (¹), confondant sans doute une œuvre de charité internationale avec une œuvre de propagande internationaliste! La censure française lui a longtemps coupé les ailes dans son propre pays, comme si le pays était assez malade et déprimé pour ne supporter plus le grand air de la vérité et de la liberté de pensée. Dans une lettre éloquente et enflammée d'indignation adressée à Georges Pioch et publiée dans les *Hommes du Jour* (²), Romain Rolland répond à l'insulte:

“Et je dis que c'est faire outrage à la France que prétendre imposer à sa cause, pour devise, cette phrase impie d'un Albert Guinon “que ce qu'on donne d'amour à l'humanité, on le vole à la patrie”, et de bâillonner ceux qui disent: “Qui fait tort à l'humanité fait tort à la patrie; et qui aime bien la France aime bien l'humanité.”

D'ailleurs que ne lui a-t-on pas reproché! On lui a reproché de n'être pas assez nationaliste, mais d'autre part aussi de n'être pas assez pacifiste. Ceci datait d'avant la guerre. A M. John Grand-Carteret qui le priait d'adhérer à la Ligue franco-allemande “Pour mieux se connaître”, il a répondu par cette définition spirituelle de l'inévitable “comité”:

“Un Comité est une bête à dix, vingt, cinquante têtes; on ne sait jamais où elle vous mène, et elle ne le sait pas elle-même; la pensée individuelle y est toujours déformée. Je ne puis m'en accommoder. J'ai besoin de me battre en dehors de l'armée. Je suis né franc-tireur. Il faut me laisser dans mon rôle. J'ai conscience de rendre ainsi plus de services à la cause que vous défendez, que si je me laissais incorporer à votre Comité.”

Franc-tireur, individualiste impénitent, gardien vigilant de ma Patrie l'Europe, ne l'est-il pas resté depuis lors, depuis toujours et pour toujours? C'est ce que ne lui pardonneront pas les cerveaux étroits! Et pourquoi faut-il, pour une fois, compter dans leur nombre tel publiciste français, fils d'un ecclésiastique renommé que la Genève idéaliste vénéra dans ses murs comme un patriarche et comme un prophète? Sa lettre ouverte à Romain Rolland parue dans la *Revue* est à mes yeux le chef d'œuvre de la polémique vénimeuse, un édifice de haine fait avec les matériaux en apparence le plus purs: document et faits (d'ailleurs partielle-

(¹) STÉPHANE SERVANT dans le *Bonnet Rouge*; noté par GUILBEAUX, *op. cit.*, pp. 34 et 40.

(²) 21 août 1915.

ment faux comme l'ont prouvé M. Paul Seippel (¹) et M. Henri Guilbeaux (²)) émotion feinte, appel pathétique à des sentiments plus nobles... voilà de quoi est faite cette épître. Comment un homme honnête, dont la puissance est décuplée par suite de l'élegance de son style, un des plus éloquents de la presse française, a-t-il pu signer ce factum?

Rien de tout cela ne l'arrête. “Calmement, mais avec ténacité, écrit Guilbeaux (³), Romain Rolland persévère. Il révèle l'existence de deux sociétés humanitaires (⁴), l'une fondée en Angleterre deux jours après la déclaration de guerre: “Comité d'assistance aux Allemands, Autrichiens et Hongrois dans le besoin”, (fondé par l'archevêque de Canterbury, W. H. Dickinson, membre du Parlement, lord et lady Courtney of Penwith, etc.), l'autre née en Allemagne: “Bureau de renseignements et de secours pour les Allemands à l'étranger et les étrangers en Allemagne”.

Innombrables d'ailleurs sont ceux qui ont attaqué Romain Rolland. Mais nombreux aussi, toujours plus nombreux, sont ceux qui l'admirent et le défendent. A son petit noyau d'amis personnels, sont venus s'ajouter non seulement des neutres (⁵), mais des belligrants, Allemands et Français: bien des lettres, même venues du front, faut-il dire: surtout venant du front? en font foi (⁶). Parmi ces amis, il en est de tout rang social, de toute classe. Hélas aussi de toute qualité. A côté de beaucoup de clairs et généreux esprits européens, quelques snobs se sont glissés. Ils exploitent peut-être le succès futur de leur “Maitre”; ils veulent se singulariser et, sous prétexte de défendre la noblesse de l'esprit, abaissent le leur jusqu'à injurier ceux qui injurient leur chef et qui ne pensent pas comme eux. Ils manquent de tact, de sens psychologique, de divination aussi: les puissances impondérables qui pèsent sur l'âme de tant de millions de combattants leur échappent. Ils manquent d'amour. Ils compromettent ainsi la plus juste des causes et le grand Européen, le grand “chrétien malgré lui”, qu'est Romain Rolland doit sans doute répéter à mi-voix à ses vrais fidèles le mot connu: “Gardez-moi de mes amis. Quant à mes ennemis je m'en charge”.

(¹) *Journal de Genève* du 28 nov. 1915.

(²) H. GUILBEAUX, *op. cit.*, p. 29.

(³) H. GUILBEAUX, *op. cit.*, p. 23.

(⁴) *Au dessus de la mêlée*, pp. 114 et suiv.

(⁵) Voir les beaux articles de M. VIRGILE ROSSEL, *Gazette de Lausanne*, 9 janvier 1916, et de M. PAUL PETTAVEL, *Essor* du 15 janvier 1916.

(⁶) Voir entre autres la *Semaine littéraire de Genève*, 1915, p. 481.

Il ne m'appartient pas de citer ici les noms de tous les amis ou contradicteurs de Romain Rolland, ni des revues et des œuvres qui, en Allemagne, en Angleterre et ailleurs marchent dans le même sens que lui. On trouvera celles-ci présentées dans la revue " *demain* ", publiée par M. Henri Guilbeaux (1), revue pacifiste à tendance socialiste " zimmerwaldienne ". Sans me rallier partout et en tout à l'opinion des promoteurs de ce mouvement — leur point de vue sacrifie, je le crains, quelque peu le point de vue de la *justice* internationale — je ne puis que m'incliner devant l'esprit qui les anime, en particulier devant l'âme noble et vibrante de Romain Rolland. Il est sans doute peu de Français qui ont autant lu de journaux et de revues allemands depuis le début de la guerre. Et cet effort de compréhension et d'impartialité lui confère une compétence que sont loin d'avoir ses détracteurs et contradicteurs.

Il faut s'être plongé, avec le désir intense de les comprendre jusqu'au fond, dans la lecture des articles et des études les plus importants parus outre Rhin pour se rendre compte de la somme de malentendus, aggravés de parti-pris, qui obscurcissent aujourd'hui les cerveaux les plus forts des deux parties aux prises. Il est des articles allemands — je l'ai constaté par moi-même et Romain Rolland a confirmé devant moi cette observation — qui, à la lecture, paraissent justes de la première à la dernière ligne, et qui pourtant concluent à des sentiments en contradiction complète avec les nôtres, avec ceux que nous croyons et sentons justes. Il faut une puissance d'esprit synthétique, un besoin de raison et d'impartialité peu communs pour faire le départ de ce qui est raisonnement juste et de ce qui est sophisme, le passage de l'un à l'autre étant parfois insensible. Alors de quel droit condamner en bloc tant de milliers d'êtres qui sont abreuves journellement d'une littérature et d'une presse ni toujours ni nécessairement vénale, mais forcément unilatérales, reflets de la mentalité d'une race dans une situation matérielle et morale donnée ?

Je ne crois pas qu'il faille dire en tout et partout, avec Guyau: " Tout comprendre, c'est tout pardonner ". Le péché existe. Qu'il soit une défaillance de la volonté ou une aberration à demi consciente de la raison, une domination subie, acceptée, voire complaisamment accueillie, du moi inférieur sur le moi supérieur, il est patent, dans bien des cas. Pardonner serait alors pactiser avec le mal, le favoriser, lui permettre une emprise sur soi et le monde, lui ouvrir les écluses. C'est là l'erreur du dogme tolstoïen de la non résistance au méchant. Mais on peut dire avec justice: " Beau-

coup comprendre, c'est beaucoup pardonner ", — quitte à s'opposer avec d'autant plus d'énergie au mal.



Telle est, exposée successivement dans ses manifestations populaires et chez le plus notoire de ses représentants, l'attitude de l'individualisme en face de l'Europe en guerre. Qu'on me permette ici, pour la faire mieux comprendre et l'opposer en même temps aux objections fondées qu'elle suscite, d'en indiquer les traits essentiels. Cet examen permettra du même coup de faire la démarcation de ce qui, en elle, serait un excès et d'insister sur ce qu'il faut en retenir.

Les deux traits caractéristiques de ceux qui savent individualiser sont, à mes yeux, l'impartialité et l'absence de généralisations hâtives. Tendre à garder une attitude impartiale est déjà difficile au milieu des courants de passions qui s'entrechoquent et qui secouent le monde; mais il est peut-être plus difficile encore de se garder de ces généralisations injustes qui nous font prendre des faits isolés pour des indices d'états d'esprit collectifs qui, en fait, n'existent peut-être pas.

Mais il convient ici de préciser le sens de ces termes. Il est beaucoup de gens que le seul mot d'impartialité révolte:

— Comment pouvez-vous parler d'impartialité, s'écrient-ils? Ne voyez-vous pas qu'il est des cas où l'impartialité est une lâcheté, plus: un crime? Lorsque l'honneur ou le droit sont en jeu, n'est-ce pas un devoir que d'être partial? Ne faut-il pas alors, sous peine de forfaiture, se rattacher au parti de ceux qui foncent sur les ennemis du droit et de l'honneur? Là où le cœur parle, où la raison prouve à l'évidence qu'on est dans la vérité, il faut que l'action soit loyale et décidée. Pas de demi-mesures. Celui qui resterait les bras croisés serait un être indifférent, borné ou sans courage, une, " âme désossée ", comme eût dit Fénelon.

C'est fort bien, répondrais-je, mais là n'est pas la question. Le mot " partial ", n'a jamais passé pour un compliment. Le langage y attache une accentuation péjorative, une impression de blâme. Or il ne peut s'agir de blâmer toute participation d'une activité individuelle à l'activité d'un groupe. Où est le " joint "? Qu'est-ce qui est blâmable et qu'est-ce qui ne l'est pas? Voici: il est loisible de prendre le parti de quelqu'un sans épouser ses préjugés et ses erreurs; on peut se donner corps et âme à l'idéal d'un homme d'un groupe d'hommes sans faire chorus à leurs exagérations.

Certes nul plus que moi n'est partisan de la sincérité, de la

(1) Genève, Jeheber, éditeur, dès janvier 1916, 12 fr. par an.

lumière, de la franchise. Neutre, non pas pleutre. Je fais mienne cette devise lancée, je crois, par le professeur Maurice Millioud de Lausanne. Mais il y a un fossé entre l'esprit de parti et l'esprit de partialité. Le premier peut être sain, utile, nécessaire. Le second jamais.

Ayez vos sympathies, dirais-je à mes contradicteurs, ayez votre notion du droit et de la justice, ayez surtout le courage de votre opinion. Ralliez-vous autour de votre idéal, comme autour d'un drapeau. Tenez-y ferme. Je suis des vôtres.

Mais je ne suis plus des vôtres si vous êtes tenté, je ne dirai pas d'imiter, mais simplement d'excuser le mal que peuvent dire ou faire vos amis; si vous passez l'éponge sur leurs turpitudes. Je ne suis pas davantage des vôtres si vous suspectez tout ce que l'on vient à vous raconter de beau et de bon chez ceux qui n'ont pas vos sympathies; si vous leur refusez tout sentiment noble et ne consentez à croire à aucun acte d'amour humain de leur part, comme si tout ce qui venait de "là-bas", ne pouvait être qu'erreur ou intention de nuire. Voilà ce que j'appellerais de la partialité. Et des gens partiaux dans le sens où je viens de le montrer, il en est, cela est triste à dire, un grand nombre parmi nous, en Europe.

Que les belligérants soient partiaux, cela est explicable, sinon toujours excusable. La lutte est pour eux poignante. Il y va de leur existence. Les deuils, les souffrances, les ont aigris. Que les non-combattants leur accordent largement les circonstances atténuantes. Il faudrait, en certains cas, une âme de héros pour dire "mon prochain l'ennemi", et pour déclarer: "J'aime tous les hommes, même mes ennemis, s'ils tendent au même idéal de vie que moi, s'ils sont des artisans de la justice et du droit; tous, même s'ils ont une autre conception que moi de la justice et du droit, pourvu qu'ils soient sincères et agissent par amour de l'humanité". En vérité il faut, aujourd'hui, quand on est engagé dans une lutte titanesque, une âme de héros pour s'élever à ce degré de grandeur morale. Et, on le sait, les âmes de héros sont rares.

Mais que dire des neutres — neutres dé par les traités internationaux, comme la Suisse, ou neutres de par la nécessité politique et économique brutale et urgente, le bourreau ayant déjà le poignard sur leur gorge et pouvant les anéantir s'ils faisaient un mouvement, — que dire de ces neutres qui se laissent entraîner dans la tourmente des passions ennemis de la vérité et déformatrices des sentiments humains les plus nobles... et les plus élémentaires? Que dire de ces gens qui, par parti-pris, se refusent à appeler "canaillerie", la canaillerie qu'a pu commettre un ami; ou

à crier bravo quand, du rang des adversaires, un homme se lève pour accomplir un acte de charité ou d'amour?

Etre impartial signifie: admettre que des gens aient d'autres sympathies que les vôtres; respecter ces sympathies, se dire qu'elles sont dues à une influence héréditaire et éducative différente et ne pas parler à tout bout de champ d'inintelligence, de manque de cœur, de lâcheté ou de trahison.

Etre impartial signifie aussi: admettre que des hommes puissent avoir un idéal autre que le vôtre, ou tout au moins envisager l'idéal sous un autre angle. Ainsi quand, opposant l'idéal d'unité politique à celui de liberté, Treitschke déclare: "D'abord l'unité, puis la liberté, grâce à l'unité établie", tandis que Bluntschli, le grand juriste de Zurich, lui répond: "D'abord la liberté, puis l'unité, par la coopération des volontés libres", j'estime que Bluntschli a raison et que Treitschke est dans l'erreur, mais je ne dis pas que celui-ci soit un esprit borné, acheté par la clique des industriels et des hobereaux pangermanistes.

Etre impartial signifie enfin: laisser son prochain libre d'agir selon sa conviction — à moins que cette action ne nuise à la société, société restreinte, nation, ou société plus vaste, Europe, humanité.

Sans doute, mais qu'est-ce qui nuit, qui sera juge de ce qui est nuisible? — Tout est là. Et c'est pour cela qu'il faut un idéal, idéal d'amour, idéal de vérité, idéal de respect du droit et de la liberté de soi-même par autrui, et d'autrui par soi-même. C'est là qu'il s'agit de lutter, de tenir ferme, de n'être pas lâchement impartial. C'est là qu'il s'agit d'opposer la persuasion à la conviction erronée et, si cela est nécessaire, la force à la force.

Mon voisin est libre jusqu'au seuil de ma maison et de mon idéal. S'il tente d'y pénétrer en adversaire, il me trouvera campé en travers de la porte. Tant qu'il n'attende pas à ma liberté, ni à ce que j'estime être la raison, la vérité et la justice humaines, il peut compter que je respecterai aussi ses sentiments, ses idées et ses actions, quand bien même je ne les partagerais pas, ni ne m'y associerais. Voilà l'impartialité telle que je la conçois.

*

Quant au second élément qui caractérise l'attitude individuelle, le fait de se garder des généralisations hâtives, il faudrait un volume pour en parler. A vrai dire, nous vivons de généralisations hâtives. Tout nous y pousse. Le petit enfant, comme le primitif, prête une âme à tout ce qui remue; les peuples anciens se retrouvaient dans leurs divinités, conférant ainsi au sort lui-même leurs

sentiments et leurs caprices. Toute âme vivante et aimante se retrouve en autrui, complète le tableau de son prochain à l'aide de quelques traits, aperçoit l'esprit derrière le regard, l'humeur au travers de la physionomie, prête à l'autre les émotions qui l'ont saisi et, des mêmes expériences de vie, conclut aux mêmes soucis et aux mêmes joies. Que l'on se trompe mille fois en procédant ainsi, c'est ce que l'analyse psychologique clairvoyante révèle chaque jour. Au milieu même des êtres chers, nous vivons dans un monde travesti par notre imagination, un monde d'ombres créées par nous et, ces êtres ne nous connaissant pas davantage dans notre tréfonds, nous vivons tous, tant que nous sommes, comme de grands isolés sur une terre déserte.

Voilà la vérité, ou tout au moins une des faces de la vérité, souvent méconnue. L'apparence est autre. En apparence nous baignons dans un milieu social, nous nous imbibons de ses caractères particuliers, nous les absorbons par tous les pores, nous en faisons notre nourriture spirituelle. Et comme nous réagissons à notre façon sur le milieu tel que nous le concevons, nous finissons par être ce que nous croyons devoir être pour vivre dans ce milieu. L'apparence, conçue comme réalité hors de nous-mêmes, se mue au fond de nous-mêmes en réalité⁽¹⁾. Peu à peu l'ombre prend corps, et c'est le moi, — le moi individuel qui sent, pense et agit, — c'est le moi qui, à son tour, réagit sur le milieu ambiant et le transforme. Mais au prix de combien de généralisations hâtives!

Il en est de celles-ci comme de tant d'autres opérations de l'esprit. Il en est de nécessaires et de légitimes, comme il en est de superflues et de dangereuses. Il en est qui, utiles jusqu'à telle limite, sont nuisibles au delà. Il faut une intuition subtile, doublée d'un bon sens solidement ancré — ou une perspicacité aiguë — pour discerner cet en-deçà et cet au-delà. L'amour humain est ici le guide par excellence. Celui qui se demande avant de juger: ce jugement peut-il faire souffrir injustement une âme humaine — celui-là saura se garder des généralisations hâtives, contraires à son idéal de vérité et de bonté.

Or, il suffit de jeter un coup d'œil sur les journaux, il suffit d'ouvrir l'oreille aux jugements qui s'entrecroisent à tort et à travers dans les rues ou dans les salons, pour être ahuri devant la prodigalité des gens en matière de généralisations. Quelle assurance dans les condamnations en bloc! Quel ton catégorique! Quel mépris souverain des distinctions à faire! Non: les "boches" sont

(1) C'est ce qu'a fort bien montré le psychologue américain James Mark Baldwin.

ceci et cela; un avion a tué des femmes et des enfants: c'est un système; il y a eu de nombreux actes de pillage par ordre: tous les soldats des empires centraux sont nécessairement des pillards, jusqu'au dernier; l'espionnage fleurit dans les milieux germaniques: tous les Allemands, votre voisin, sa femme, ses enfants, ses domestiques, ses bœufs et ses oies sont des espions; bien plus: votre arrière grand-père a eu le malheur de naître sur le sol hongrois ou bulgare: vous êtes un "boche", et vous êtes définitivement classé.

En temps ordinaire on hausserait les épaules à l'ouïe de ces billevesées, on rirait; on taxerait l'auteur d'exagération. On lui retournerait son argument: "Vous vous appuyez sur des cas isolés, vous péchez par généralisation hâtive".

Est-il certain que ces cas soient isolés? Je ne vous ferai pas l'affront de dire: regardez en vous. Il suffit que vous regardiez, lisiez — et écoutiez — autour de vous. Les journaux d'ailleurs sont pleins d'affirmations sans fondement. Les exemples qu'il faudrait produire seraient si nombreux que je préfère m'abstenir.

Ils se détruisent d'ailleurs l'un l'autre si l'on prend la peine de recourir aux déclarations des parties adverses. Les journaux austro-hongrois ont affirmé que les prisonniers russes étaient si heureux de travailler dans les champs qu'ils comptaient s'établir en Hongrie et faire venir après la guerre leurs femmes et leurs enfants. Les journaux russes ont dit la même chose des prisonniers austro-allemands en Sibérie. Faut-il voir ici autre chose qu'une généralisation appuyée sur quelques rares cas isolés?

Mais pourquoi, ici encore, les intellectuels cultivés donnent-ils le spectacle humiliant d'un manque d'objectivité? Pourquoi ne respectent-ils pas les bornes que devrait leur imposer l'esprit scientifique? Tout le monde connaît les brochures du professeur Joseph Bédier: *Les crimes allemands d'après les témoignages allemands*, où l'auteur se fait fort de procéder à la critique de ses textes, selon ses propres dires, "avec autant de minutie et de scrupule que naguère, lorsque, dans les travaux de la paix, je discutais l'autorité d'une vieille chronique ou l'authenticité d'une charte". Or, comme l'a établi le professeur Charles Larsen de Copenhague⁽¹⁾, sur les quarante documents que Bédier a "parcourus", il en cite brièvement vingt; sur ces vingt "il est possible d'en contrôler uniquement quatorze, à l'aide de petits fac-similés des déclarations écrites par onze des auteurs des journaux de

(1) CH. LARSEN. *Le professeur Bédier et les carnets de soldats allemands*, Berne, Wyss, 1916.

guerre cités ». Et la traduction de la plupart de ces textes se trouve entachée d'erreurs, erreurs de fait ou erreurs d'interprétation, ce qui précède ou ce qui suit tendant à infirmer l'impression d'horreur que l'auteur s'efforce d'en faire jaillir. Vraiment si c'est là tout ce qu'on a su tirer des milliers de carnets trouvés sur les prisonniers et les morts allemands, ne serait-ce pas — généralisations hâtives mises à part — presque un hommage rendu aux troupes germaniques ? Et comment, ces quelques cas furent-ils interprétés comme Bédier a cru pouvoir le faire, comment aboutir à cette conclusion grandiloquente (1) : « Cette guerre est un genre de guerre telle que seuls des pédants mégalomanes, les Julius Von Hartmann, les Bernhardi et les Treitschke, pouvaient en construire l'insolente théorie : théorie qui prétend autoriser le Peuple Élu à expulser des lois et des coutumes de la guerre ce que des siècles de christianisme et de chevalerie y ont à grand effort insinué d'humanité, théorie de férocité systématique, dont l'odieux apparaît aujourd'hui, mais plus encore la niaiserie et le ridicule ». Or, tout autre jugement réservé, rien de tout cela n'apparaît de façon concluante dans les extraits traduits et commentés par l'auteur.

Et que dire d'un ministre qui a fait dicter un faux à tous les lycéens de France ? C'est pourtant un fait. Comme on l'a établi dans la *Semaine religieuse* (15 janvier au 5 février 1916) et l'*Essor* (12 février 1916) de Genève, le fameux sermon du pasteur Philippi, reproduit par le *Standard* de Londres et le *Temps*, est inauthentique et on le donne comme le modèle de la religion allemande à la génération de demain ! Quelle aberration ! L'erreur, même commise de bonne foi, reste une erreur ! Il eût fallu rétablir la vérité.

Les moralistes — c'est à dire presque tout le monde quand il s'agit de juger le prochain — énoncent cependant une généralisation qu'ils déclarent n'être ici hâtive ni injuste et qui cependant est grave. A les entendre tous les Allemands et quelques-uns ajoutent : tous les Austro-Hongrois seraient coupables. — De quoi ? — De la guerre. Rien moins ! — Ils ne l'ont pourtant pas tous déclarée ! — Non, mais ils y ont consenti. Or, consentir à une guerre, c'est être coupable. — Ne déclarent ils pas qu'on la leur a imposée du dehors, *aufgezwungen* ? — Mensonges ! — Pardon : ils y croient, la très grande majorité y croit absolument. Leur presse ne cessait de le leur affirmer. — Qu'avaient-ils à croire leur presse sur parole ? Ils n'avaient qu'à se documenter ailleurs. — Admettons même que ce leur fut possible : auraient-ils vu, su et cru que leur cause n'était pas juste ? Les intelligences les plus averties de l'Allemagne,

(1) BÉDIER, *op. cit.*, p. 39.

pour la plupart, aujourd'hui encore, soutiennent que la guerre leur fut imposée et qu'elle est juste. — Ils manquent de sens critique, voilà tout. Le peuple allemand tout entier a manqué, au début de cette guerre et manque aujourd'hui encore, à un degré inouï, de sens critique. Il n'a pas su voir, il n'a pas su sentir où étaient le bien et le mal. Il a manqué de conscience morale. Il est coupable. On ne sort pas de là.

Que répondre à cette condamnation sommaire ? Qu'elle est fausse ? Elle ne l'est peut-être pas entièrement, si l'on se place au point de vue de la psychologie sociale. Elle le devient par contre si la réprobation vient à frapper des individus isolés. Un de mes amis, sur terre neutre, n'a pas voulu acheter *Gaspard* de René Benjamin parce qu'il était dans la devanture d'un libraire allemand. Cela est-il juste ? je le demande.

Quoi ! Les Allemands n'ont pas protesté contre la guerre, alors qu'à votre avis ils auraient dû le faire ? Mais songez-vous bien au poids écrasant du milieu ambiant, de l'héritage commun, de l'éducation commune, de l'esprit de solidarité sociale qui lie presque indissolublement les humains les uns aux autres en communautés au caractère bien marqué (1) ? Avez-vous songé à la rareté, partout et de tout temps, des vrais esprits critiques ? Rarissimes sont les hommes qui portent des jugements indépendants de leur éducation et de leur milieu. Rarissimes, chez chacun de ces hommes, les jugements de cette trempe. Pascal, Emerson, Charles Secrétan, bien d'autres penseurs l'on dit. Et quelle force pourrait-on opposer à une action sociale, sinon une autre action sociale ? Quelle puissance pourrait faire échec à une opinion dominante, sinon une autre opinion collective ? Or dans les pays belligérants, avec une pré-méditation et une astuce consommées, les partis au pouvoir ont empêché toute organisation de leurs adversaires pouvant tendre à une action sociale autre que la leur ; ils ont armé une censure puissante pour couper les ailes à toute opinion collective autre que la doctrine officielle et risquant, si elle prenait conscience d'elle-même, de contre-carrer l'opinion imposée en haut lieu. Il faut lire à ce sujet, dans le *Journal de Genève* du 16 janvier 1916, l'article saisissant intitulé : « Poussière humaine ». On y verra la main-mise de la Russie autoritaire sur tous les organes de l'État et l'on admirera chez les potentats gouvernementaux l'art de viser au cœur des associations qui tentent de se former hors de leur volonté, fût-ce dans

(1) Sur le conformisme social voir mon récent ouvrage : *La loi du progrès en biologie et en sociologie* (Paris, Giard et Brière, 1915), pp. 423 à 446 : l'esprit des masses.

de sauver la Russie, leur habileté à les briser et à en épargiller la poussière rumaine. Sur ce point la doctrine germanique a raison: socialement parlant, on ne fait rien sans organisation. Briser jusqu'au principe de l'organisation, c'est tout détruire.

A l'appui de la thèse que, pour l'immense majorité des humains, c'est l'opinion ambiante qui fait loi, les preuves se pressent, innombrables. Qui n'a connu, comme moi, des parents rapprochés, liés par trente ans de vie commune, également intelligents, également sincères, se connaissant l'un l'autre jusqu'aux moindres replis du caractère, et dont l'un se trouvait établi en France, l'autre en Allemagne, lors du début de la guerre et depuis lors? Quel spectacle étrange, douloureux, inoubliable, lorsque la vie les remet face à face! J'ai connu ainsi une mère et une fille: leur intimité affective et leur éloignement intellectuel étaient poignants. "Je ne puis discuter avec elle, me disait la plus jeune de ces deux femmes, elle a trop profondément subi l'influence des journaux de son pays!..

C'est là que l'on voit l'influence saisissante de l'opinion et, derrière l'opinion, de la presse. Qu'on me permette de citer encore un exemple qui permet de saisir sur le vif cette emprise du journal sur l'opinion. Un homme de ma connaissance, inspecteur fédéral des lignes électriques à haute tension, est appelé par sa charge à parcourir en train et à pied une grande partie de la Suisse. Grand causeur, il a surtout l'art de faire causer. Sur la banquette du wagon, dans les villages et les bourgs, en pleins champs, le soir à l'auberge, il interroge, et sans en avoir l'air, il sonde les opinions. Il n'a pas tardé à discerner des nuances parfaitement marquées d'une région à l'autre et ces nuances d'opinions reflétaient assez fidèlement, il en a eu la preuve, la feuille locale, le *Lokalanzeiger*, la *Feuille d'Avis*. — Je ne voudrais froisser personne, mais je ne puis m'empêcher de relever un cas flagrant. Deux villes de second ordre du canton de Vaud ont chacune leur journal local. L'un a pour rédacteurs des francophiles, doublés de germanophobes ardents. La population, comme la "force armée", de Rodolphe Toepffer dans son inimitable *Docteur Festus*, "suit l'habit". Les deux ou trois esprits impartiaux de la ville sont taxés de germanophilie et, dans la bouche de leurs concitoyens, c'est un blâme catégorique qui va jusqu'à entraîner la mise au ban, sinon l'ostracisme pur et simple. Les habitants d'une autre ville du canton de Vaud ont pour pâture intellectuelle une *Feuille d'Avis* dirigée par un esprit libéral, loyal, franc, impartial. *Amicus Plato, sed magis amica veritas*, pourrait-il prendre pour devise. Tout ardent défenseur qu'il soit de la justice et du droit, il sait faire la part des individus et la part de l'esprit des foules, rendant justice aussi bien aux uns qu'aux autres. Qu'en

résulte-t-il? Tout le public de la petite ville et des environs a une tenue morale bien autrement digne. Certes, il y a des embêtés qui critiquent leur journal et trouvent qu'il va trop loin — ou pas assez loin, selon le point de vue auquel ils se placent. Mais ceux-là mêmes en subissent l'influence et n'exiberaient pas, en fait d'arguments, telles énormités péremptoires que se permettent sans vergogne et en toute innocence les habitants de l'autre ville au journal muni d'œillères et peut-être aussi d'oreilles trop longues.

Ils n'ont pas tort ceux qui, se souvenant des États généraux de 1789, où l'on voyait aux prises les influences de la noblesse, du clergé et du tiers-état, déclarent que, de nos jours, un "quatrième pouvoir", tend à dominer: le journalisme. Les gouvernements et les États-majors le savent trop bien. Et qui sait voir dans l'ombre discernera la lutte sourde et passionnée des tendances sociales aux prises: sur le présent, par la Presse; sur l'avenir, par l'École.

★

Concluons: l'attitude de l'individualisme, en face de l'Europe, s'inspire de l'amour humain dans ce qu'il a de plus large; elle peut être caractérisée par son impartialité qui entraîne le respect de toutes les actions bonnes, de quelque parti qu'elles émanent. On peut la caractériser aussi par le fait que les hommes qui l'adoptent se gardent des généralisations hâtives et injustes, par respect pour l'esprit individuel auquel il serait déloyal d'imputer des sentiments, des idées ou des actions dont il n'est pas responsable.

On a objecté à Romain Rolland et à ses adeptes de détendre le nerf de la lutte en tendant à appuyer les combattants sur le sort individuel de leurs adversaires. Il serait puéril de nier qu'il y ait quelque chose à retenir de cette objection. Constatons simplement que Romain Rolland place la vérité au faîte de son échelle des valeurs, estimant que cette fin ne saurait être subordonnée à aucune autre: nationaliste ou opportuniste; que la fin ne justifie pas les moyens et qu'au surplus la vérité et la morale, au terme, ne sauraient être en contradiction: la raison et l'action sont fonctions de la vie. Il en résulte qu'il ne rend pas les individus solidaires des fautes de leurs gouvernements, estimant que si le peuple allemand n'a pas protesté contre la guerre, c'est que des forces psychologiques impondérables, mais toutes puissantes, l'en entraînaient, qu'il ne le pouvait pas et qu'au surplus tout le monde n'a pas l'étoffe d'un Liebknecht!

Mais l'attitude individualiste a aussi ses exagérations. Ce serait exagérer que de vouloir extirper d'un peuple entier ce sentiment

né de souffrances, de deuils, d'amertumes sans nom et qu'on nomme la haine de l'ennemi. Romain Rolland lui-même dans certaines pages de son livre ne se défend pas d'une sainte colère, plus humain en cela que tels de ses amis qui n'éprouvent de colère que contre les mots et les gestes violents — mais si naturels, si excusables, si nécessaires, s'ils restent dans les limites du droit international — de leurs compatriotes. Cette façon de traîter tout le monde sur le même pied, de feindre que tous les impérialismes soient *actuellement* également à condamner, de déclarer que les intellectuels de toutes les nations se sont également mal conduits, que tout le monde est également responsable de la guerre, ces exagérations et d'autres encore qui, sereinement, coulent de la plume olympienne de certains coryphées du neutralisme à outrance, sont pour affliger les esprits clairvoyants et pour outrer les combattants harassés, couverts de sueur et de boue, le cœur navré par la perte d'êtres chers.

J'ai montré l'attitude de l'individualisme. J'ai dit ce qu'elle est, les objections qu'elle soulève, les exagérations qu'elle peut présenter. Il me reste à rappeler ce qu'il faut, à mon sens, en retenir.

Il faut en retenir l'esprit de justice humanitaire. Il faut en retenir aussi le principe qui peut se formuler ainsi: tout individu est respectable pour autant qu'il n'a pas été individuellement prévenu d'un délit et que ce délit individuel n'est pas formellement établi. Jusque là il doit rester à tout le moins au bénéfice de la présomption d'irresponsabilité.

Mais il y a plus. L'attitude individuelle est, dans le grand conflit des nations, la seule attitude de la patrie européenne; c'est chez ceux qui l'on adoptée que celle-ci se survit, en eux qu'elle trouve son refuge, d'eux qu'elle renaîtra à la vie, le jour où l'âme de l'Europe pourra se resaisir. Les quelques hommes qui, aujourd'hui, représentent la civilisation européenne au sein même de l'Europe en flammes, sont appelés à reconquérir ce monde, à reconstruire après le chaos l'édifice compromis, à rallier les ouvriers revenus des tranchées pour remettre statuettes, vitraux et colonnes à cette cathédrale plus grande que celle de Reims et labourée plus que celle-ci par les obus sacrilèges, les injustices et les iniquités.

“ Vous pensez à la victoire, écrit Romain Rolland (¹), je pense à la paix qui suivra.

“ Il fait bon se grouper entre âmes libres qui se défendent contre les passions des nationalismes déchainés... Il s'agit de reformer une opinion publique européenne. C'est la tâche la plus

urgente. Parmi ces millions d'hommes qui ne savent être qu'Allemands, Autrichiens, Français, Russes, Anglais, etc., etc..., efforçons-nous d'être *des hommes*, qui, par delà les intérêts égoïstes des nations éphémères, ne perdent pas de vue ceux de la civilisation humaine tout entière, — cette civilisation que chaque race identifie criminellement avec la sienne, pour détruire celle des autres...

“ Ils se trompent, ceux qui pensent que les idées de libre fraternité humaine sont à présent étouffées! Elle se taisent, sous le bâillon de la dictature militaire (et civile) qui règne dans toute l'Europe. Mais le bâillon tombera et elles feront explosion. Je souffre pour les millions d'innocentes victimes, aujourd'hui sacrifiées sur les champs de bataille. Mais je n'ai aucune inquiétude pour l'unité future de la société européenne. Elle se réalisera. La guerre d'aujourd'hui est son baptême de sang.

“ Les destins de l'humanité l'emportent sur ceux de toutes les patries. ”

ADOLphe FERRIERE.

La struttura e le funzioni insopprimibili e superiori della civiltà capitalistica recano nella loro stessa logica i reagenti alla logica tradizionale della guerra, e ne annullano quasi completamente gli stessi risultati vittoriosi. Infiltrano il paradosso nei rapporti tra il vincitore e il vinto, sovvertendo lo schema tradizionale di questi rapporti, e distribuendo il danno e l'utile definitivi in proporzione spesso inversa della distribuzione degli allori.

È per questo che i risultati definitivi della guerra moderna collimano in certo modo col più ragionevole dei desideri del socialismo internazionale, desiderio che è, in sostanza, una proiezione psicologica dell'interesse di classe del proletariato, che cioè, attraverso l'esperienza dei risultati relativamente negativi o effimeri della guerra rispetto agli obiettivi o alle illusioni per le quali essa si è impegnata, si stabilisca e si diffonda una coalizione di interessi morali e materiali efficacemente avversa ad ogni tentazione ulteriore di risolvere le divergenze internazionali con le armi.

Quando i risultati di una siffatta esperienza saranno fissati, con l'avversione etica e sociale nostra per la guerra confluirà la convinzione borghese che la guerra, in ogni caso — persino in caso di vittoria — è un.. pessimo affare!

F. CICCOTTI.

(¹) *Op. cit.*, pp. 82, 109, 123 et 122.